

L'éthique de l'humanisme moderne occidental : le « deuxième péché originel »

Maurice Gning

UFR des Lettres & Sciences Humaines
Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

[Doi:10.19044/esj.2025.v21n11p73](https://doi.org/10.19044/esj.2025.v21n11p73)

Submitted: 17 January 2025
Accepted: 01 April 2025
Published: 30 April 2025

Copyright 2025 Author(s)
Under Creative Commons CC-BY 4.0
OPEN ACCESS

Cite As:

Gning M. (2025). *L'éthique de l'humanisme moderne occidental : le « deuxième péché originel »*. European Scientific Journal, ESJ, 21 (11), 73.

<https://doi.org/10.19044/esj.2025.v21n11p73>

Résumé

Ce travail est une analyse critique de l'orientation éthique de la modernité occidentale. L'approche adoptée est de nature pluridisciplinaire. Elle implique des champs d'étude variés tels que l'histoire, l'histoire des idées, la théologie chrétienne et la philosophie. Après avoir mis en lumière la nature humaniste de ce grand courant de pensée, l'étude tente de montrer que l'humanisme de la modernité présente, sur le plan éthique, un aspect totalement révolutionnaire. En effet, alors que le Moyen-Age occidental, période essentiellement chrétienne, faisait du Dieu biblique le Garant des valeurs morales, l'humanisme moderne ravit ce rôle à Dieu et le confie à l'homme. Celui-ci est désormais, grâce à sa rationalité illimitée, la source des règles morales qui doivent régir sa vie. L'étude démontre, en revanche, en puisant dans la riche bibliographie de la critique de la modernité, que cette éthique révolutionnaire porte en elle-même les germes de sa propre destruction. Pire, dans sa nature universaliste, elle a entraîné l'humanité dans un vide éthique et une crise existentielle profonde. Par ailleurs, en nous inspirant de l'histoire du salut relatée dans la Bible, nous avons établi une correspondance, d'une part, entre le péché originel et l'éthique révolutionnaire de l'humanisme moderne et, d'autre part, entre la chute de l'humanité, suite au péché originel, et les graves conséquences de l'orientation éthique du projet humaniste de la modernité occidentale.

Mots-clés : Modernité, humanisme, éthique, péché originel, crise

The Ethics of Western Modern Humanism: The “Second Original Sin“

Maurice Gning

UFR des Lettres & Sciences Humaines
Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

Abstract

This work is a critical analysis of the ethical orientation of Western modernity. The approach adopted is multidisciplinary. It involves various fields of study such as history, the history of ideas, Christian theology, and philosophy. After highlighting the humanist nature of this great current of thought, the study attempts to show that the humanism of modernity has a totally revolutionary aspect in ethical terms. Whereas the Western Middle Ages, an essentially Christian period, made the biblical God the guarantor of moral values, modern humanism takes this role away from God and entrusts it to man. Thanks to his unlimited rationality, man is now the source of the moral rules that should govern his life. On the other hand, the study demonstrates, by drawing on the rich bibliography of criticism of modernity, that this revolutionary ethic bears within itself the seeds of its own destruction. Worse still, its universalist nature has led humanity into an ethical vacuum and a profound existential crisis. Drawing on the biblical story of salvation, we have established a correspondence between original sin and the revolutionary ethics of modern humanism, and between the fall of humanity as a result of original sin and the grave consequences of the ethical orientation of the humanist project of Western modernity.

Keywords: Modernity, humanism, ethics, original sin, crisis

Introduction

Dans *L'aventure de la pensée européenne* (1995), la philosophe française, Jacqueline Russ (1934-1999), nous rappelle cette célèbre boutade attribuée à son compatriote, Auguste Comte (1798-1857), selon laquelle les idées gouvernent le monde. En effet, les idées sont des visions du monde et prennent corps à travers des réalités visibles. Elles fondent les institutions et les sociétés. Elles déterminent les mœurs, les valeurs, les contre-valeurs, les lois, etc. Elles orientent l'action de l'homme et dictent la marche de l'histoire. Paradoxalement, elles s'adaptent et changent au gré de cette histoire. Elles « ont une vie propre et spécifique, se nourrissent et se reproduisent, pour

finalement dépérir » (Russ 13). Comme le reste du monde, l'Occident est le produit d'un ensemble d'idées qui ont façonné et continuent de modeler sa vie économique, politique et sociale.

L'un des systèmes d'idées les plus marquants et qui déterminent, à nos jours, l'horizon de pensée de l'Occident est, sans doute, celui né vers la fin du XV^{ème} siècle. Baptisée « modernité », cette idéologie est un vaste et ambitieux programme d'émancipation qui touche tous les domaines de la vie humaine. Rendre à l'homme toute sa dignité en tant qu'être rationnel capable de s'autodéterminer, de se parfaire et de créer les meilleures conditions pour son épanouissement total, grâce au pouvoir exclusif et illimité de sa raison, tel est, en résumé, le grand projet humaniste et universel dont la modernité est porteuse.

Pour atteindre cet idéal d'émancipation, la modernité a estimé devoir rompre totalement avec le mode de pensée du Moyen-Age. En remettant en cause les valeurs médiévales issues notamment de la tradition et de la Chrétienté et qui guidaient la conduite humaine, la pensée moderne occidentale a fait sauter le socle éthique de la société occidentale. Elle propose ainsi une nouvelle éthique, c'est-à-dire de nouveaux principes moraux qui doivent régir le comportement de l'être humain pour une vie meilleure.

Le présent travail tente de montrer que la philosophie morale inhérente au discours humaniste de la modernité, en plus d'être révolutionnaire, porte en elle-même les germes de sa propre destruction. Il est donc question pour nous, à travers une grille de lecture pluridisciplinaire et enrichie par les thèses de quelques critiques de la modernité, de montrer les limites éthiques de l'humanisme moderne. Les divers champs de savoir que cette analyse convoque incluent l'histoire, l'histoire des idées, la théologie chrétienne et la philosophie. Faisant allusion *stricto sensu* à l'histoire du salut telle que relatée dans la Bible, nous nous évertuons à établir une analogie entre, d'une part, le péché originel et l'éthique rebelle de l'humanisme moderne et, d'autre part, entre la chute d'Adam et l'échec de la théorie éthique de la modernité. De façon plus précise, nous tentons de démontrer que l'éthique révolutionnaire du discours humaniste moderne est, d'un point de vue chrétien, une sorte de « deuxième péché originel », tout comme le chaos auquel elle a donné naissance rappelle à bien des égards la chute du premier couple biblique suite à sa désobéissance à Dieu.

Pour ce faire, la première partie de ce travail est une élucidation de l'humanisme de la modernité. La deuxième met en évidence la théorie éthique de l'humanisme moderne dont le caractère révolutionnaire est analogue au péché originel biblique. La troisième et dernière partie fait le constat de l'échec du projet humaniste moderne qui, à cause essentiellement des limites de son orientation éthique, a plongé l'humanité dans un chaos semblable à la chute de l'homme suite au péché originel.

Le projet humaniste de la modernité

De façon schématique, nous pouvons considérer la modernité comme « un mode de civilisation caractéristique, qui s'oppose au mode de la tradition, c'est-à-dire à toutes les autres cultures antérieures ou traditionnelles » (Baudrillard 552). Elle est ainsi une nouvelle interprétation du réel, une nouvelle vision du monde qui marque une nette rupture avec tout ce qui précède, avec l'ancien monde qu'elle prétend dépasser. En Occident précisément où elle a vu le jour et a été conceptualisée, l'idéologie moderne va en guerre ouverte contre l'ancien monde incarné par l'Eglise et la monarchie absolue, deux entités à la fois opposées et intimement liées. L'Eglise et la monarchie déterminent la vie des individus considérés respectivement comme fidèles et sujets. La modernité est donc un projet de libération de l'homme contre l'esprit dogmatique et dangereusement oppresseur de l'Eglise, et contre le pouvoir tyrannique de la monarchie absolue.

En Angleterre, la remise en cause du pouvoir spirituel a abouti au vote par le parlement de l'*Act of Supremacy* en 1534 sous le roi Henry VIII. Grâce à cette loi, l'Angleterre s'affranchit du pouvoir du Pape et de l'Eglise Catholique et fait du roi Henry VIII le Chef suprême de la nouvelle Eglise anglaise appelée Eglise Anglicane. Sur le plan politique, il faut attendre 1689 avec l'adoption du *Bill of Rights* pour que l'Angleterre mette fin à la monarchie absolue, établisse les bases de la monarchie constitutionnelle et restaure les droits et libertés traditionnelles reconnus depuis *Magna Carta* en 1215¹. Cent ans après l'Angleterre, en 1789 précisément, la France met fin aussi à la monarchie absolue, à l'Ancien Régime, et proclame les droits inaliénables et naturels du citoyen. La révolution politique française s'accompagne d'une remise en question du pouvoir ecclésiastique dans laquelle Voltaire s'est particulièrement illustré au nom de la tolérance et des libertés individuelles.

Contrairement à la révolution anglaise², la révolution française affiche implicitement une ambition internationaliste notamment en ce qui concerne la reconnaissance des droits du citoyen. Le caractère ouvert de cette exigence de la révolution française est illustré par le titre assez évocateur de son texte fondamental intitulé la « Déclaration universelle des droits de l'homme et du

¹ Traduit en français par « Grande Charte », Magna Carta est un document officiel que la noblesse anglaise a forcé le Roi Jean sans Terre à signer le 15 décembre 1215. Premier grand document constitutionnel de l'Angleterre, la charte limite les pouvoirs du roi et établit les droits de la noblesse.

² Il s'agit de la 2^{ème} révolution anglaise, une révolution pacifique dite aussi Glorieuse Révolution qui met fin au règne du roi catholique Jacques II à qui succèdent William III et son épouse protestante Marie II en 1689. Elle n'est donc pas à confondre avec la première révolution qui a abouti à l'exécution du Roi Charles 1er en 1649 et la dissolution de la monarchie ainsi remplacée par la République appelée *Commonwealth*.

citoyen de 1789 ». Environ 60 ans plus tard, c'est-à-dire en 1848, l'ONU a consacré officiellement le caractère universel de cette charte à travers la Déclaration universelle des droits de l'homme, un document de référence adopté à Paris par l'Assemblée Générale des Nations Unies, composée à l'époque de 58 Etats membres, pour défendre et promouvoir les droits humains, et préserver la paix à l'échelle mondiale.

Les droits inaliénables que proclame la Déclaration universelle des droits de l'homme sont quasiment les mêmes que consacre la Révolution française et que défend l'idéologie moderne. Toujours est-il que le principe fondamental et unificateur de la modernité occidentale est la liberté de l'individu. Etre autonome et rationnel, l'homme peut et doit s'autodéterminer en se fondant exclusivement sur la force illimitée de sa raison et assurer son bonheur sur terre. Voilà ainsi décliné le projet humaniste de la modernité.

L'humanisme de la modernité trouve aussi sa source d'inspiration dans la riche culture de l'Antiquité. Considérant que « l'homme est la mesure de toute chose », pour reprendre l'expression que Platon a attribuée au philosophe présocratique Protagoras, les penseurs de l'Antiquité grecque placent l'homme au centre de leurs préoccupations. Il s'agit donc pour les théoriciens de l'humanisme moderne de faire naître de nouveau (renaissance) et de promouvoir les valeurs humaines que charrient les œuvres antiques, des valeurs longuement occultées par la pensée dogmatique et multiséculaire du christianisme centrée sur le Divin créateur.

L'humanisme vise à replacer l'homme au centre de tout, à refaire de lui le critère et le but de la connaissance et de l'action (Memmi 76). Autant dire que le discours humaniste de la modernité est porteur d'un idéal d'émancipation. Celui-ci implique la nécessité pour l'homme de se défaire de toutes les tutelles d'ordre religieux et politique qui l'infantilisent en le réduisant à un statut de simple subordonné. *Sapere Aude*, proclame Kant, ce qui veut dire : « ait le courage de te servir de ton entendement », une injonction devenue la devise même du « siècle des Lumières ». La modernité ambitionne de redonner à l'homme toute sa dignité d'être libre et rationnel. C'est pourquoi Kant la définit comme la sortie de l'homme de sa minorité, de ce que Comte appelle l'état métaphysique du processus de développement de l'esprit humain, où l'homme, encore immature, confiait son destin à des forces supérieures.

Les humanistes de la modernité affirment avec force que l'homme est entré dans une phase de maturité, de connaissance et de responsabilité. Il est alors capable de faire le bien par lui-même, c'est-à-dire sans y être contraint par une quelconque force transcendante. Cela, pensent-ils, est d'autant plus vrai que l'homme est naturellement bon. Dans son ouvrage le plus connu, *L'éthique* (1677), Baruch Spinoza (1632-1677) soutient que vivre selon la nature humaine, caractérisée par la puissance d'agir, c'est être vertueux, agir

utilement, agir avec bienveillance envers les autres de façon à accroître chez soi le sentiment d'utilité et de puissance. Il écrit : « Que chacun s'aime lui-même, cherche ce qui lui est utile, ce qui lui est véritablement utile, et aspire à ce qui le mènera réellement à une plus grande perfection, et absolument parlant, que chacun s'efforce, autant qu'il est en lui, de persévérer dans son être » (IV, 18). Cette vision optimiste de l'homme qui fait le bien sans contrainte est aussi traduite en ces termes par Denis Diderot (1713-1784) dans son *Essai sur le mérite et la vertu* : « L'homme est intègre ou vertueux lorsque, sans aucun motif bas ou servile, tel que l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtement, il contraint toutes ses passions à conspirer au bien général de son espèce : effort héroïque et qui toutefois n'est jamais contraire à ses intérêts particuliers » (XIX).

En plus de relever de la nature de l'être rationnel et lui procurer plaisir, faire le bien, selon les humanistes, présente aussi l'avantage de contribuer au bonheur collectif, à l'avènement d'une société meilleure. Ils estiment en effet que « l'humanité, en agissant selon ses lois, avance à la fois vers l'abondance, la liberté et le bonheur » (Touraine 12). C'est donc dans ce contexte d'optimisme général et surtout de foi en l'homme qu'il convient d'inscrire les grandes théories éthiques de la période. Celles-ci s'attachent à démontrer qu'il est possible d'établir des lignes de conduite à la lumière de la raison humaine et en tenant compte des lois de la nature. Aussi s'évertuent-elles à remplacer les préceptes divins par des principes moraux fondés sur le bon sens, la connaissance de soi et du monde.

La révolution éthique de l'humanisme moderne ou « le deuxième péché originel »

La pensée médiévale faisait de la religion chrétienne le socle des valeurs essentielles devant guider la conduite de l'homme. « L'homme, créé à l'image de Dieu, reçoit le monde en sa possession (Genèse, 1,26) et tient de Dieu des lois, définissant le bien et le mal » (Russ 18). La modernité ravit au Dieu chrétien ce rôle de garant de l'éthique et de la morale. Elle fait de l'individu le seul et unique législateur de sa vie, mettant ainsi fin au caractère transcendant de l'éthique. Touraine soutient à ce propos :

La modernité est la séparation de plus en plus grande du monde de la nature, régi par des lois que découvre et utilise la pensée rationnelle, et du monde du Sujet, dont disparaît tout principe transcendantal de définition du bien, remplacé par la défense du droit de chaque être humain à la liberté et à la responsabilité (72).

La modernité n'est donc pas seulement une révolution politique et sociale. Elle est aussi et surtout une révolution d'ordre éthique. Dans un

contexte de crise morale accentuée par les bouleversements sociaux de la révolution industrielle, Emile Durkheim (1858-1917), le père fondateur de la sociologie française, note ceci : « Notre premier devoir, aujourd'hui, consiste à fonder une nouvelle morale » (1978 : 406). C'est désormais donc l'homme qui détermine le bien et le mal à la lumière du seul pouvoir de sa raison. Les penseurs de la modernité s'attachent à établir de nouveaux codes de conduite sans recourir à l'enseignement religieux. Il est question, en effet, de « remplacer l'arbitraire de la morale religieuse par la connaissance des lois de la nature (Touraine 25) ». Durkheim, dans *L'éducation morale* (1925), pense pouvoir développer la morale comme une science sociologique, libérée de toute croyance religieuse (Kemp 173). Il théorise une morale de la discipline centrée sur le respect par tous des règles établies par la société pour une vie harmonieuse.

C'est dans cette perspective de la connaissance de l'homme et des lois de la nature que s'inscrivent les fameuses théories du contrat social de célèbres penseurs de la modernité comme Thomas Hobbes (1588-1679), John Locke (1632-1704) et Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Le contrat social, pour ces théoriciens, renvoie simplement au besoin pour les hommes, en tenant compte à la fois des lois de la nature et de la nature humaine, de s'accorder sur un certain nombre de règles d'administration pour créer et garantir un ordre social, une éthique.

Dans *Le léviathan* (1651), Thomas Hobbes, qui ne partage pas l'esprit optimiste de l'époque car certainement marqué par la violence de la guerre civile anglaise (1642-1649), pose l'hypothèse d'un état de nature qui précède la naissance de la société civile. Estimant que l'homme est naturellement égoïste et violent, Hobbes conçoit l'état de nature comme un état de guerre perpétuelle entre les hommes. Selon lui, pour mettre fin à l'insécurité générale inhérente à la nature malveillante de l'homme à l'état de nature, chaque individu doit consentir à transférer au Souverain son droit de se gouverner lui-même. Investi de tous les pouvoirs, y compris notamment celui de juger et de sanctionner, le Souverain absolu garantit ainsi la sécurité et la paix de tous.

Comme Hobbes, Locke fonde sa théorie du contrat social, développée dans *Le Second Traité du gouvernement civil* (1690), sur l'hypothèse d'un état de nature. Toutefois, contrairement à Hobbes, il pense qu'à l'état de nature, l'homme, bienveillant et totalement libre, vit en harmonie avec son semblable. Il jouit précisément de droits inaliénables, notamment le droit à la vie, le droit à la liberté et le droit à la propriété privée. Ces droits naturels doivent cependant être sauvegardés car pouvant probablement être violés par l'homme, qui, par moment, peut faire preuve d'égoïsme. C'est cela qui pousse les hommes à consentir à élire un gouvernement majoritaire qui, par le biais d'une loi commune, doit s'évertuer à préserver les droits naturels de chacun et de tous.

La sauvegarde de la liberté et des droits naturels des individus est aussi la préoccupation de Rousseau dont la théorie du contrat social a eu une influence majeure dans la Révolution française de 1789 et la philosophie politique contemporaine. Dans *Du contrat social* (1762) Rousseau s'attache à poser le fondement d'un système politique juste et équitable pour mettre fin aux inégalités engendrées par la société moderne qui a corrompu la nature bienveillante de l'homme. Se fondant sur une analyse critique de la société et de la nature humaine, Rousseau envisage cette société idéale sous forme de pacte social entre les individus. Ceux-ci consentent d'abord à s'associer, à s'unir, puis à renoncer à leur liberté naturelle pour enfin se soumettre à une loi commune. Parce que cette loi est l'émanation de la volonté générale, du peuple souverain, s'y soumettre c'est aussi se soumettre à soi-même, à sa propre volonté ; c'est certes perdre sa liberté naturelle, mais aussi gagner une liberté civique encore plus importante. C'est seulement au prix de cette renonciation dans le cadre du contrat social que l'individu, selon Rousseau, peut retrouver sa liberté confisquée et vivre dans une société juste, respectueuse de ses droits, garantissant sa liberté et préservant ses intérêts qui sont les mêmes que l'intérêt collectif.

L'idée commune qui se dégage de ces trois théories majeures est que l'éthique est une affaire collective qui engage tous les individus. Ceux-ci s'accordent sur les termes et modalités de leur gouvernement et placent l'intérêt collectif au-dessus des intérêts individuels. Toutefois, la fin proclamée du caractère transcendant de l'éthique, comme nous pouvons le constater dans ces trois théories morales, ne semble pas être totalement effective. En effet, même si l'individu moderne n'est plus sous la tutelle d'un Dieu invisible qui lui dicte ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas, il reste soumis à une nouvelle force extérieure qu'est l'Etat, quand bien même les lois dont il est garant seraient l'émanation de la volonté générale.

Ce n'est vraiment que dans la philosophie morale d'Emmanuel Kant (1724-1804), l'un des plus grands penseurs de la modernité, que l'éthique est libérée de toute idée de transcendance ou de contrainte. En effet, dans ses deux principaux ouvrages où l'on trouve la quintessence de sa pensée éthique, *Fondation de la métaphysique des mœurs* (1785) et *Critique de la raison pratique* (1788), Kant estime que l'action morale relève de ce que lui-même appelle l'impératif catégorique, autrement dit ce que l'homme rationnel doit faire, indépendamment de toute circonstance et de toute considération de nature subjective ou téléologique. Une action n'est donc morale que si elle repose d'abord sur ce principe déontologique, c'est-à-dire du devoir absolu, ensuite sur la bonne intention de son auteur. Dès lors qu'agir moralement signifie agir dans la pleine conscience que ce que l'on fait est guidé non pas par un intérêt égoïste ou par les circonstances, mais par le devoir impératif et par la bonne intention, l'action morale revêt alors un caractère universel. En

d'autres termes, elle est une règle de conduite logique, rationnelle et inconditionnelle qui peut s'appliquer à l'échelle universelle. Tel est d'ailleurs le sens de la célèbre première maxime de l'impératif catégorique que Kant formule ainsi : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature ». La loi morale qui doit guider l'action de l'homme rationnel se trouve ainsi résumée dans cette maxime.

Nous voyons ainsi que chez Kant, bien agir n'est pas synonyme d'obéissance aux règles établies par la société. Bien au contraire, il traduit la liberté totale de l'individu qui, en agissant selon le principe moral de l'impératif catégorique, se soumet à sa propre volonté, sa conscience, sa raison, donc se soumet à lui-même et non à une autre force transcendante, qu'elle soit divine ou sociétale. Nous retrouvons cette forme d'éthique immanente plus ou moins dans l'utilitarisme de Jeremy Bentham (1748-1832) et de John Stuart Mill (1806-1873), une des philosophies morales dominantes du 19^{ème} siècle, notamment en Angleterre.

Cependant, au rebours de l'éthique déontologique de Kant selon laquelle la valeur morale d'une action dépend de la bonne intention et du devoir absolu qui sous-tendent cette action, l'utilitarisme mesure la moralité d'une action à l'aune des conséquences qu'elle produit. Fondé sur le principe que dans la vie tout individu cherche naturellement le plaisir et évite le déplaisir, l'utilitarisme considère qu'une action est morale si elle est utile, c'est-à-dire si elle procure le maximum de plaisir au plus grand nombre d'individus. C'est d'ailleurs le sens de la célèbre maxime attribuée à Bentham, « le plus grand bonheur du plus grand nombre », qui résume l'essence de cette théorie morale. Dès lors que la quête de plaisir et l'évitement de la souffrance, principes de base de la moralité utilitariste, sont inscrits dans la nature humaine, nous pouvons alors dire que l'action morale ne saurait être liée à l'obéissance à une quelconque loi sociétale ou divine. « Les valeurs se trouvent alors affirmées, non point à partir d'une référence à un univers idéal, mais au sein de ce qui, *hic et nunc*, nous est donné » (Russ & Leguil 11).

A la lumière de ces quelques théories morales, il sied de rappeler que l'éthique de l'humanisme moderne occidental est laïque et rebelle. En effet, l'humanisme accorde à l'homme presque les mêmes attributs que le Dieu chrétien. Il fait de l'individu le garant de la morale et, par conséquent, le maître de son destin et de la nature. Dans une perspective chrétienne, ce discours humaniste est une grave désobéissance à Dieu. Il est alors un péché, défini par le Larousse comme une « transgression consciente et volontaire de la loi divine ». La violation de la loi divine par les humanistes modernes, autrement dit le refus de reconnaître Dieu comme l'Unique Garant de la morale, Suprême Bien et Source de tout bien, rappelle la première faute commise par le couple biblique, Adam et Eve, et relatée dans le premier livre de la Bible, la Genèse. En effet, les deux premières créatures humaines ont été amenées par le serpent

à désobéir à Dieu, leur Créateur, en mangeant le fruit défendu de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dressé au cœur du Jardin d'Eden où Dieu les avait établis. C'est cette désobéissance que l'Eglise catholique, s'inspirant notamment de l'Épître de Saint Paul aux Romains (5 : 12-21) et de sa Première Lettre aux Corinthiens (1 Co 15 :22), considère comme le péché originel dont tout homme, en tant que descendant d'Adam et d'Eve, est porteur à la naissance.

Si, comme le rappelle Saint Paul, dans sa lettre aux Romains mentionnée ci-dessus, « de même que tous sont devenus pécheurs parce qu'un seul homme a désobéi, de même tous deviendront justes parce qu'un seul homme, Jésus-Christ, a obéi ». Par Jésus-Christ qui a obéi à Dieu jusqu'à la mort sur la croix, l'humanité déchue à cause de la faute d'Adam a donc été rachetée et les hommes restaurés dans leur dignité de fils de Dieu. C'est pourquoi, le christianisme considère le Christ comme le médiateur d'une Alliance Nouvelle entre l'humanité et Dieu, conformément à l'enseignement de l'auteur de la Lettre aux Hébreux au chapitre 8 verset 6. Rappelons que la Nouvelle Alliance est le parachèvement de l'Ancienne Alliance que le Seigneur avait conclue avec le peuple d'Israël et dont les termes se résumaient au respect de la loi édictée par Dieu et transmise au peuple par les prophètes. La modernité, notamment dans sa dimension humaniste et éthique, semble justement mettre fin à l'Alliance Nouvelle, en éloignant, à nouveau, l'homme de Dieu, comme le serpent l'avait fait avec Adam et Eve dans la Jardin d'Eden. En cela, elle peut être considérée comme une sorte de péché d'Adam, le deuxième du genre.

L'enjeu de la désobéissance du couple biblique est fort comparable aux promesses de la modernité faite à l'homme en échange de sa foi en une force transcendante. En effet, Adam et Eve ont désobéi à Dieu pour se rendre semblables à Lui. En mangeant le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils cherchent à s'approprier l'éthique (la connaissance du bien et du mal), à acquérir le savoir, gage de pouvoir et de liberté. Le projet de l'humanisme moderne occidental n'est pas bien différent de cet idéal d'émancipation. Il vise à faire de l'homme un nouveau dieu qui, grâce à sa raison, doit être l'artisan de sa vie morale. Mieux encore, grâce au savoir scientifique que lui accorde cette rationalité, l'homme doit s'élever au rang de « maître et possesseur de la nature ». Plus qu'une simple désobéissance, c'est donc à une remise en question du divin créateur et de la foi que la modernité aboutit. Touraine affirme à juste titre que « l'idée de modernité remplace au centre de la société Dieu par la science, laissant au mieux les croyances religieuses à l'intérieur de la vie privée ». (22).

Autant l'éthique révolutionnaire de la modernité est comparable au péché originel, autant les conséquences qu'elle a produites rappellent la chute de l'humanité, consécutive au premier péché de l'homme. En effet, dans la

Bible, la désobéissance d'Adam et d'Eve leur a valu, ainsi qu'à leur descendance qu'est l'humanité, une déchéance totale. A cause de cette transgression de la loi divine, l'homme est chassé du jardin d'Eden par Dieu, ce merveilleux endroit où il disposait de tout pour un bonheur éternel. Il est aussi condamné à mourir. La sentence de Dieu à cet effet est sans appel : « C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu proviens ; car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras. » (Gn 3, 19). La mort n'est donc pas le seul mal introduit dans le monde par le péché originel. Celui-ci a surtout bouleversé l'ordre dans la création de Dieu et introduit le chaos total qui se manifeste à travers un lot de malheurs dont la maladie, la faim, la fatigue, la peur, les calamités, l'angoisse existentielle, la sécheresse spirituelle, la perversion, bref la souffrance. En mettant fin à l'éthique d'inspiration chrétienne, l'humanisme moderne semble entraîner une nouvelle chute de l'humanité, après qu'elle a été rétablie dans les grâces de Dieu par le sacrifice ultime de Jésus sur la Croix.

Les limites et contradictions de l'éthique moderne ou « la deuxième chute d'Adam »

Même si l'esprit qui la sous-tend est toujours éminemment optimiste, une révolution, qu'elle soit sociopolitique et ou intellectuelle, demeure une aventure. En fait, elle subvertit l'ordre des choses établi, sans une garantie que le nouveau système de valeurs mis en place offre une meilleure perspective. La modernité, dont nous venons de déclinier l'orientation générale, notamment sous l'angle éthique et humaniste, n'échappe pas à cette règle. A côté de ses exploits scientifiques et techniques qui ont sensiblement amélioré les conditions de vie de l'homme, elle a « produit des inquiétudes dont l'intensité est au moins à la mesure des espoirs qu'elle avait suscités » (Camara 148). C'est surtout dans son orientation éthique que le projet moderne semble avoir montré davantage de limites et de contradictions. Ainsi, à l'image du premier couple dans la Bible qui, par sa désobéissance à Dieu, a causé la déchéance de l'humanité, la modernité a porté un coup dur à la marche de l'histoire des hommes, en faisant de l'individu l'unique source des valeurs morales.

Déjà, à l'aube de la révolution française, période charnière dans la mise en œuvre des idéaux de la modernité, des voix se sont élevées pour mettre en garde contre le danger de la pensée révolutionnaire qui a balayé toute la sagesse inhérente à la tradition. L'une des voix les plus prépondérantes de l'antimodernité ou de la contre-révolution, entendue comme l'ensemble des objections contre la modernité, est certainement celle du philosophe et homme politique, Edmund Burke (1729-1797). Entre autres griefs retenus contre la révolution française qu'il expose dans son livre, *Réflexions sur la révolution française* (1790), Burke fait remarquer que la raison humaine, du fait qu'elle

peut être pervertie, ne saurait être un fondement fiable à une éthique destinée à guider la conduite des hommes.

Comparativement, Joseph de Maistre (1753-1821) souligne et dénonce le caractère aventurier de la modernité pour presque les mêmes raisons qu'évoque Burke. Il estime, entre autres, qu'en faisant sauter le socle des valeurs traditionnelles avec son éthique rationnelle, individualiste et émancipatrice, le discours humaniste de la modernité entraîne l'humanité tout droit vers le chaos. Pour lui, « toute activité humaine pour être crédible doit s'appuyer sur le pouvoir de Dieu transmis par la tradition » (quoted in Onana 56). René Guénon (1886-1951) ne pense pas différemment. Dans son célèbre ouvrage, *La crise du monde moderne* (1927), Guénon soutient qu'en éloignant l'homme des sagesse ancestrales de l'humanité et de la spiritualité, la modernité conduit directement à la destruction très prochaine de la civilisation, une dégénérescence qui se manifeste à travers les multiples crises qui affectent le monde.

Ces thèses antimodernes ou contre-révolutionnaires, tout comme les nombreuses autres que nous n'avons pas évoquées ici pour des raisons pratiques, seraient considérées comme de simples conjectures si l'humanité n'avait pas connu, pendant et après la grande révolution idéologique moderne, les pires catastrophes de son histoire, dont la Deuxième Guerre mondiale semble être le point culminant. Aux yeux de plusieurs analystes, en particulier les marxistes et les postmodernistes, ces dérives sont indissociables de l'esprit capitaliste et impérialiste qui est la base même du discours de la modernité.

C'est dire aussi que le courant de pensée moderne n'a pas seulement sapé les fondements de la société occidentale, en mettant fin à l'éthique traditionnelle chrétienne. Comme nous pouvons le constater dans la Déclaration **universelle** des droits de l'homme (c'est nous qui soulignons), les principes de base de la modernité se veulent universels. Ils transcendent le cadre spatio-temporel de la naissance de cette pensée et engagent ainsi toute l'humanité. C'est ce que nous pouvons lire sous la plume de Touraine :

La particularité de la pensée occidentale, au moment de sa plus forte identification à la modernité, est qu'elle a voulu passer du rôle essentiel reconnu à la rationalisation à l'idée plus vaste d'une *société rationnelle*, dans laquelle la raison ne commande pas seulement l'activité scientifique et technique, mais le gouvernement des hommes autant que l'administration des choses (22).

La modernité a alors érigé la rationalité en mode de vie que le genre humain doit adopter pour son plus grand bien. Estimant que la morale est la même pour tous les peuples, Voltaire s'évertue, au seuil de la révolution française, à établir une éthique laïque universelle, dans le but surtout de mettre

fin à l'intolérance religieuse qui engendre de violents conflits. En cherchant à faire advenir une société universelle rationnelle, la modernité a privé des sociétés entières de leurs âmes. Elle les a culturellement assassinées dans le cadre de sa grande « mission civilisatrice » ; une « mission humanitaire » paradoxalement sans fondement humaniste, humanitaire, éthique encore moins rationnel. Inutile de dire alors que le discours moderne est du moins aussi dogmatique que la pensée chrétienne qu'il a vouée aux gémonies. Sa nature dogmatique et conquérante a ainsi produit une injustice et des catastrophes à l'échelle planétaire, dont la colonisation de l'Afrique. Dans l'analyse qui suit, Gning fait le résumé des maux causés à l'humanité par l'idéologie moderne :

Catastrophes de la colonisation, naissance de régimes totalitaires aux conséquences dramatiques, horreurs de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, aggravées par l'utilisation d'armes hautement dévastatrices issues directement du progrès de la science et de la technique, destruction graduelle de l'environnement soumis à une pollution continuelle, guerre froide entre puissances américaine et soviétique, course à la bombe atomique qui met permanemment en danger l'existence sur terre, tel est, en résumé, le lourd bilan de la modernité qui a entaché ses énormes avancées technologiques, inspirant ainsi un sentiment général de profonde déception (390).

La liste des maux de la modernité que dresse Gning est loin d'être exhaustive.

Dans son *Histoire de l'humanisme en Occident* (2014), Abdennour Bidar (1971 : 53 ans) qualifie ces désastres de « terribles régressions d'une histoire foncièrement humaniste » (31). Ce qui est donc clair, c'est que comme projet d'émancipation sociale, la modernité n'a pas tenu ses promesses ; elle a été incapable de dire aux humains comment vivre ensemble (Abergel 43). Loin de favoriser l'émancipation de l'homme, la modernité semble l'avoir davantage aliéné. C'est ce qui ressort essentiellement de l'analyse de Charles Taylor (1931 :93 ans) dans *Le malaise de la modernité* (1991). A ses yeux, la modernité, par le biais de son éthique individualiste et laïque, a ouvert une ère de promotion et de défense des libertés et droits individuels acquis de hautes luttes et garantis par la loi. Elle a ainsi inauguré le règne de l'individualisme, isolant ainsi les uns des autres et conduisant au repli sur soi et au narcissisme. Paraphrasant Natasha Greenwood, Goudarzi et Lak (76) font remarquer qu'avec « l'essor de la modernité, la tradition a été évincée en tant que principale source d'identité partagée. En conséquence, l'existence de l'individu

moderne est dictée par l'insistance sur la découverte de soi, l'expression de soi et l'accomplissement de soi » (c'est nous qui traduisons)³.

En faisant de l'individu l'unique et le seul juge de sa propre conscience morale, libéré de toute pesanteur extérieure ou transcendante, l'humanisme de la modernité a éliminé tous les repères, les horizons moraux, notamment la religion, qui fondent la vie en communauté et donnent sens à l'existence. Ce faisant, il a engendré ce que le sociologue Max Weber (1864-1920), dans son célèbre ouvrage *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904), a appelé le « désenchantement du monde ». Ce concept désigne, selon Weber, une perte générale de sens face à la rationalisation croissante de la modernité qui a vidé le monde de toute sacralité et privé des réponses existentielles qu'offrait la religion. Abondant dans le même sens que Weber, Touraine conclut que la modernité a précipité l'homme dans une sorte de vide existentiel et, allant plus loin que Weber, il qualifie ce courant de pensée d'antihumanisme pour une raison qu'il explicite ainsi :

Le modernisme est un antihumanisme, car il sait bien que l'idée d'homme a été liée à celle d'âme, qui impose celle de Dieu. Le rejet de toute révélation et de tout principe moral crée un vide, qui est rempli par l'idée de société, c'est-à-dire celle d'utilité sociale. L'homme n'est qu'un citoyen. La charité devient la solidarité, la conscience devient le respect des lois. Les juristes et les administrateurs remplacent les prophètes. (44)

La modernité n'a pas seulement arraché le monde de son assise sacrée et introduit dans le vide existentiel. En effet, et selon toujours le diagnostic de Taylor, le déclin des valeurs traditionnelles, sous l'impulsion de la pensée moderne, correspond aussi à la montée en puissance et à la valorisation de la science dans sa dimension pratique ou technique. C'est dire que la modernité a engagé l'homme dans une logique de quête effrénée de moyens, de résultats concrets grâce à l'efficacité de la raison instrumentale que Taylor définit comme « cette rationalité que nous utilisons lorsque nous évaluons les moyens les plus simples de parvenir à une fin donnée » (12). Le mal ici, selon Taylor, c'est que la modernité se détourne de toute considération d'ordre téléologique, autrement dit de la question de la finalité, du but et du sens de la vie, pour valoriser exclusivement la dimension pratique de la science.

Parce qu'elle évacue les questions relatives au sens des choses et à l'éthique, pour ne s'intéresser qu'aux moyens d'atteindre tout objectif qu'elle se serait librement fixé, la raison instrumentale se révèle être un danger pour la vie et pour l'humanité. Un progrès scientifique qui n'est pas adossé à une

³ « With the rise of modernity, tradition has been displaced as the main source of shared identity. As a result, the modern individual's existence is dictated by an insistence towards self-discovery, self-expression and self-actualisation »

éthique solide ne peut que mener au désastre. N'est-ce pas François Rabelais (1494-1553) qui disait à juste titre que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ? » Cette formule bien célèbre sonne comme une parfaite mise en garde contre les débordements de la raison instrumentale dans un contexte où « l'éthique galope derrière la recherche » (Hellenbrand 1). Outre la pollution croissante qui détruit la couche d'ozone, favorise le réchauffement global de la planète et menace la vie des hommes, outre les armes super sophistiquées qui ont servi à accomplir un dessein funeste de domination à travers des séries de bombardement à grande échelle, la science moderne a ouvert des horizons sombres pour le genre humain. Aujourd'hui, par la conjugaison de la biologie et de l'intelligence artificielle, il est possible de transformer l'homme en lui octroyant de nouvelles forces ou dispositions cognitives qui dépassent largement celles qu'il possédait naturellement. Cela crée ainsi ce qu'on appelle dans le langage biotechnologique le post-humain ou le transhumain.

Le transhumanisme, « mouvement culturel et intellectuel international prônant l'usage des sciences et des techniques afin d'améliorer les caractéristiques physiques et mentales des êtres humains » (Nougier 7), comporte certes des avantages. Il n'en demeure pas moins une menace grave pour l'humanité. Assurément, il altère la nature humaine, en créant des corps et cerveaux synthétisés, c'est-à-dire des hommes-machines, des humains « améliorés » ou « augmentés », greffés avec de la mécanique et de l'électronique. Par ailleurs, le transhumanisme réduit l'homme à un statut d'objet manipulable à souhait, au service du progrès, un concept que Guénon considère comme le plus grand mensonge de la modernité. C'est pourquoi d'ailleurs « Jean-Claude Guillebaud repère ainsi dans le transhumanisme une forme d'immaturité militante, marquée par la haine du corps, de ses infirmités et de ses souffrances, de ses imperfections – une haine, en somme, de ce qui fait l'homme » (Nougier 8). La possibilité de modification du patrimoine génétique de l'espèce humaine, grâce à la prouesse de la génétique, suscite de vives inquiétudes, d'un point de vue surtout éthique. Ce sont la sacralité et la dignité de l'homme qui se trouvent remises en cause par la technoscience, qui, au reste, est en flagrante contradiction avec l'éthique moderne kantienne. En réalité, selon la deuxième maxime de l'impératif catégorique de Kant, l'être humain ne doit jamais être considéré comme un simple moyen, mais comme la condition suprême, limitant l'utilisation de tous les moyens, autrement dit comme une fin en même temps. Or, c'est tout le contraire que l'on note avec la science appliquée, en dépit de la bioéthique qui tente de l'encadrer par l'élaboration de textes réglementaires. « En France », par exemple « entre 2 500 et 3 000 personnes donnent leur corps à la science chaque année après leur mort ; elles contribuent ainsi à l'enseignement de l'anatomie, à la recherche et à l'apprentissage et l'amélioration des pratiques

chirurgicales »⁴. Par-delà l'expérimentation scientifique, le corps humain est assujéti à une logique économique qui rend possible le trafic et la commercialisation des organes et cellules humains.

Ce n'est certainement pas un hasard si la déchéance que cause le projet humaniste de la modernité peut se lire, entre autres, à travers la dévalorisation du corps humain, soumis à l'expérimentation, à la transformation scientifique et à la logique du marché. En effet, ce corps corrompu par les avancées technologiques dépourvues de tout fondement éthique rappelle à bien des égards celui d'Adam et d'Eve, suite à leur désobéissance à Dieu. Ils découvrent ainsi la nudité honteuse de leurs corps et cherchent en vain à se dérober au regard de leur Créateur. Saint Augustin (354-430), un des illustres Pères de l'Eglise romaine, revient sur les implications de cette transgression de la loi divine par les deux ancêtres de l'humanité :

En effet, après la transgression du commandement, la grâce de Dieu les abandonna et ils eurent honte de la nudité de leur corps. Avec des feuilles de figuier, les premières sans doute qu'ils trouvèrent dans leur émotion, ils couvrirent leurs parties honteuses, dont ils n'avaient pas honte auparavant. Ils ressentirent donc un mouvement inconnu de leur chair désobéissante, en représailles de leur propre désobéissance. Car l'âme, par la jouissance perverse de sa propre liberté et refusant de servir Dieu, perdit le service du corps, son premier serviteur. Parce qu'elle avait abandonné de son propre arbitre son maître supérieur, elle ne put garder en son pouvoir son esclave inférieur et ne put en aucune façon conserver sous sa domination la chair ; pourtant elle aurait toujours pu la dominer si elle était restée soumise à Dieu. Alors la chair commença en ses désirs à s'opposer à l'esprit ; nous sommes nés avec cette lutte, tirant notre origine de la mort, portant dans nos membres et dans notre nature viciée ce combat ou cette victoire, héritage de la première prévarication. (Augustin, *La Cité de Dieu*, XIII, xiii, p. 523.)

Par le péché, Adam et Eve ont non seulement perdu la grâce qui faisait d'eux des êtres totalement privilégiés, vivant dans la plénitude du bonheur et dans l'intimité avec Dieu, ils ont aussi pris conscience de la fragilité et de la laideur de leur nature humaine. En effet, par-delà la nudité de leurs corps, ils s'aperçoivent qu'ils sont maintenant pris aux pièges des exigences de l'esprit et des vices de ce corps sur lequel ils ont perdu toute emprise.

⁴<https://www.lamutuellegenerale.fr/blog/ma-sante/la-modification-genetique-un-danger-pour-lhomme>

C'est à une prise de conscience bien similaire que le projet de libération de la modernité a conduit l'homme. En vérité, la théorie psychanalytique de Sigmund Freud (1856- 1939) a fait peser un soupçon inédit sur la capacité de l'être dit rationnel à maîtriser les pulsions de son corps. Mieux, Freud, de même que Marx et Nietzsche, appelés généralement les « penseurs du soupçon » ont remis en cause la vieille conception qui faisait de l'homme un être transparent, rationnel, capable de rendre compte de ses gestes. Pour Freud, l'homme est essentiellement un être de désirs, de désirs irrationnels qui échappent à sa conscience et déterminent sa personnalité. Les poststructuralistes vont plus loin dans cette négation de l'autonomie du sujet dont se targuaient les tenants du discours de la modernité. Ils soutiennent que celui qu'on appelle « homme », n'a jamais existé, c'est juste un être gouverné par des structures qui déterminent sa pensée et ses actions. Le « je pense, je suis » de Descartes devient ainsi, avec les poststructuralistes, « je suis pensé, je ne suis pas », et Rimbaud de dire que « je est un autre ».

Dans leur volonté de ressembler à Dieu, Adam et Eve ont été ramenés à leur état de petitesse naturelle en tant qu'êtres de chair, faits de poussière et condamnés à la mort. De la même manière, l'homme à qui l'humanisme de la modernité avait accordé les mêmes attributs que Dieu, se voit ainsi dépossédé de tous ses pouvoirs. Il est voué à une vie dans l'incertitude totale et définitive. C'est cela qui fait dire à Bidar qu'en « voulant mettre à mort le divin, la modernité occidentale a peut-être commis le geste le plus antihumaniste qui soit, car elle a cassé le fil d'or qui reliait l'homme à sa propre altérité fondamentale » (91). En outre, à la suite d'Adam et Eve qui ont fait la douloureuse expérience de la séparation d'avec Dieu, l'homme né de la modernité subit aujourd'hui toutes les conséquences de son orgueil, en se séparant de Dieu pour se gouverner lui-même. Nous pouvons ainsi conclure avec Abergel que la « modernité se paie d'un prix dont nous n'avons pas mesuré l'ampleur » (44).

Conclusion

L'histoire de l'humanité, c'est aussi l'histoire de visions du monde qui se succèdent infiniment. Même si chaque peuple a sa propre histoire des idées qui fonde l'identité des individus qui le composent, celle de l'Occident a la particularité de se faire connaître et de s'imposer au plan international par le biais surtout de la colonisation dans ses formes sans cesse renouvelées. L'autre trait distinctif de l'histoire des idées occidentales est son caractère singulièrement dynamique et mouvementé. Les idées naissent, s'affrontent, se meurent et se renouvellent continuellement. Dans cet article, nous avons choisi de porter notre regard sur la dimension éthique de cette grande ère idéologique, la modernité. Notre objectif principal était de voir, à travers une approche

critique pluridisciplinaire, comment le discours de la modernité occidentale est porteur d'une éthique révolutionnaire et autodestructive.

Puisant dans l'histoire, l'histoire des idées, la théologie chrétienne et la philosophie, l'analyse a montré que le discours de la modernité est avant tout un discours humaniste, un discours de libération de l'homme contre les tutelles surtout d'ordre politique et religieux. Pour les modernistes, l'homme est suffisamment mature, rationnel et bon pour établir lui-même les règles morales qui doivent régir sa vie. C'est donc une toute nouvelle éthique qu'ils prônent, une éthique révolutionnaire, laïque et immanente qui s'oppose à l'éthique transcendante, d'inspiration chrétienne du Moyen-Age. En faisant de l'individu la seule source de toute valeur morale, le discours humaniste de la modernité l'a séparé de Dieu, comme exactement le serpent l'avait fait à Adam et Eve dans le jardin d'Eden, selon la révélation biblique. Etant donné que cette séparation intervient après que l'homme, porteur du péché originel, a été réconcilié avec Dieu par le sang de Jésus, la modernité, dans sa dimension humaniste et éthique, peut donc être considérée comme une sorte de « deuxième péché originel ». En mangeant le fruit défendu, Adam et Eve ont voulu ressembler à Dieu par la connaissance du bien et du mal. Le projet de l'humanisme moderne est porteur du même idéal d'émancipation : il prétend adjuger à l'homme presque les mêmes attributs que Dieu.

Toutefois, comme Adam et Eve qui ont causé, par leur désobéissance, la chute de l'humanité condamnée à la vie dans la détresse et à la mort, avant qu'elle ne soit rachetée par le sacrifice ultime de Jésus sur la Croix, le projet de libération de l'humanisme moderne a été fatal à l'humanité. Dans son élan universaliste et révolutionnaire, il a entraîné l'humanité dans un vide éthique et une profonde crise existentielle qui rappellent la chute causée par le péché originel. En effet, en plus d'être un outil idéologique de domination et d'avoir engendré des catastrophes de tous genres, dont la colonisation, les guerres dévastatrices, la destruction continue de l'environnement, la modernité, dans son orientation humaniste, a balayé toutes les sagesses anciennes qui donnaient sens à la vie et orientaient la pensée et l'action de l'homme, laissant ainsi un vide éthique, source de toutes les inquiétudes.

Par ailleurs, après leur désobéissance, les deux ancêtres de l'humanité ont été ramenés par Dieu à leur petitesse originelle en tant que simples créatures, faites de poussière et soumises aux désirs de la chair. De la même façon, l'homme issu de la modernité a découvert, avec la psychanalyse freudienne et les théories poststructuralistes, que la raison dont il s'enorgueillissait est trop faible pour avoir une emprise sur la conscience humaine. Encore plus inquiétant, ces mêmes penseurs soutiennent que la conscience humaine est déterminée par des structures qui la transcendent. Le sujet humain est donc réduit à une sorte d'objet, soumis aux caprices de forces externes. C'est donc le postulat de base de la modernité qui s'effondre sous

les coups de marteau de ces thèses : L'homme n'est pas un être autonome ; il n'est pas non plus totalement rationnel. C'est par ce triste constat de la « mort de l'homme », qui rappelle la sentence de Dieu à l'encontre de ses deux premières créatures pécheresses, que la modernité termine son aventure guerrière. L'humanisme affiché du courant moderne, rendre à l'homme toute sa dignité en le libérant de tout ce qui le maintient dans un état de dépendance et l'empêche de s'épanouir, s'avère alors être, d'un point de vue éthique, une sorte d'antihumanisme. Face à cette réalité, l'homme contemporain n'a d'autre choix que de continuer à inventer des éthiques viables pour tenter de combler un vide moral déjà très profond.

Conflit d'intérêts : L'auteur n'a fait état d'aucun conflit d'intérêts.

Disponibilité des données : Toutes les données sont incluses dans le contenu de l'article.

Déclaration de financement : L'auteur n'a obtenu aucun financement pour cette recherche.

References:

1. Abergel, Gilbert. « Humanisme et modernité », *Dossier, la Chaîne d'Union*, numéro 73, juillet, 2015, 43-49.
2. Augustin, *La Cité de Dieu*, xv, éd. sous la dir. de L. Jerphagnon. Paris: Gallimard, 2000.
3. Baudrillard, Jean. «Modernité», *Encyclopdia Universalis*, 1985. *Bible de Jérusalem*, Editions du Cerf, Paris.
4. Bidar, Abdennour. *Histoire de l'humanisme en Occident*. Paris: Armand Colin, 2014.
5. Burke, Edmund. *Réflexions sur la Révolution Française*, trad. Pierre Andler, Paris: Hachette, 1970.
6. Camara, Mamadou. « Le postmodernisme : théorie et pratique esthétique dans le théâtre d'Edward Bond ». *Intel'actuel* (Université de Dschang, Cameroun). N^{os} 5-6, 2007, 147-167.
7. Diderot, Denis. *Essai sur le mérite et la vertu* [https://fr.wikisource.org/wiki/Essai sur le m%C3%A9rite et la vertu](https://fr.wikisource.org/wiki/Essai_sur_le_m%C3%A9rite_et_la_vertu), 1754 (consulté le 10 décembre 2024)
8. Durkheim, Emile. *De la division du travail social*, 10e éd., Paris : PUF, 1978.
9. ...*L'éducation morale*. Paris: PUF, [1974] 1925.
10. Gning, Maurice. «Modernité, postmodernité et impérialisme occidental», *European Scientific Journal*, Vol 14, N^o5, 2018, 386-409.

11. Goudarzi, Abdolrez & Lak, Morteza. "David Foster Wallace's Infinite Jest: Acquiring Post-Postmodern Shared Identity via Virtual Communication". *Journal of Language and Translation*, Volume 12, Number 2, 2022, 73-84.
12. Guenon, René. *La crise du monde moderne*. Paris: Bossard, 1927.
13. Hellenbrand, Marc. *La protection du corps humain face au progrès scientifiques et à l'économie de marché ou la défense et l'illustration de la non-commercialisation du corps humain*, Droit. Université Paul Verlaine - Metz, Français. NNT : 1994METZ001D. tel-01776029, 1994.
14. Hobbes, Thomas . *Leviathan*. Revised Student Edition, ed Richard Tuck, Cambridge: CUP, [1651] (1996).
15. Kant, Emmanuel. *Métaphysique des mœurs, I, Doctrine du droit*, trad. A. Philonenko, Paris: Vrin, 1986.
16.(2016). *Critique de la raison pratique*, Paris: PUF, [1988]
17. Kemp, Peter. « Le fondement de l'éthique vu à travers l'éthique du siècle de Ricoeur », *Revue de Métaphysique et du Monde*, N°2, 2006, 174-184.
18. Locke, John. *Le Second Traité du gouvernement civil*, London: Black Swan, 1690.
19. Memmi, Albert. « L'humanisme : l'homme d'abord, tout l'homme, tous les hommes », *Humanisme*, vol 2, N°285, 2009, 72-79.
20. Müller, Hans-Peter. « Société, morale et individualisme. La théorie morale d'Emile Durkheim », *Trivium* [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/trivium/4490> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trivium.4490>, 2013 (Trad: Didier Renault), consulté le 22 mars 2024.
21. Onana, Godefroy Noha. *Tradition et modernité, quel modèle pour l'Afrique ? Une étude du concept tradition dans ses rapports avec la modernité des Lumières jusqu'à l'époque contemporaine. Philosophie*. Université Paris-Est, 2012. Français. NNT : 2012PEST0022. Tel-00855954, 2012.
22. Nougier, Jean-Pierre. « L'homme face à la science : de l'Humanisme du XVIIIe siècle au Transhumanisme du XXIe siècle », *Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, vol. 48, suppl. 2, 2017, 1-16.
23. Russ, Jacqueline. *L'aventure de la pensée de la pensée européenne: une histoires des idées occidentales*. Paris: Armand Colin, 1995.
24. Russ, Jacqueline & Leguil, Clotilde. « Ethiques de l'immanence ». *Chapitre de Que sais-je ? / Repères*, 11-15.
25. Spinoza, Baruch. *Éthique*, trad. B. Pautrat. Paris: Seuil, [1677] (1988).
26. Taylor, Charles. *Le malaise de la modernité*. Traduit de l'anglais par Charlotte Melançon. Paris: Éditions du Cerf, 1994.

27. Touraine, Alain. *Critique de la modernité*. Paris: Les éditions Fayard, 1992.
28. Weber, Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. (trad. I Kalinowski). Coll. Champs. Paris: Flammarion, 2004.